Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 34

Artikel: L'humanité à travers les âges : [1ère partie]
Autor: J.Z.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176686

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Première Année. — N° 34. LE Samedi 18 Juillet 1863.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les promotions d'autrefois.

Vous en souvient-il? vous mes vieux camarades, vétérans de la science et de la pensée? Vous en souvient-il? vous nos respectables professeurs, nos maîtres chéris. L'âge nous a tous plus ou moins glacés ; cet article nous trouvera sur un fauteuil ou sur un canapé, meubles favoris de ceux qui vivent dans les études ; puisse-t-il nous faire revivre quelques instants un des bons jours d'autrefois. Les promotions étaient jadis au mois de mai. L'églantine montrait ses premiers boutons ; le lilas était en fleurs. Les jacinthes envoyaient encore des bouffées de parfums qui se mariaient aux suaves émanations de la citronelle et du sureau. Le rossignol, le merle, la fauvette, entonnaient d'une voix fraîche leur chanson printanière. Et, le livre à la main, égarés sous le jeune feuillage de Sauvabelin, nous nous bercions de douces illusions. Quelques-uns de nous, ceux peut-être auxquels une fine taille disparaissant dans les bosquets, inspirait déjà de vagues et inexprimables rêveries, se disaient tout bas en songeant à la fête : « *elle y sera.* » Des bruits prolongés par les échos des voûtes de la vieille cathédrale, révélaient aux passants de grands préparatifs de fête. Les madriers, les poutres, les planches, se façonnaient en une vaste estrade qui occupait une partie du chœur et s'avançait jusque près de la chaire. Les charpentiers loin, l'orchestre faisait ses répétitions, et les accents des symphonies de Haydn, Bethoven et Mozart venaient un moment répandre leur féerie dans le quartier si monotone de la Cité. Déjà les lourdes diligences amenaient de tous les coins du canton nos parents qui venaient voir couronner les succès de leurs fils. La porte du recteur était assiégée de personnes demandant des cartes d'entrée à la solennité des promotions, annoncée par des affiches en latin. C'était une grande fête. Quel caractère sérieux s'attachait à nos études, lorsque nous songions, durant les longues veillées d'hiver, à ce jour où, au milieu d'une nature en fête, au son des cloches de la cathédrale, sous ces voûtes qui reçoivent les vœux des catéchumènes, le serment des membres du Grand Conseil, et celui des jeunes pasteurs, nous recevrions la récompense de nos peines. Le Conseil d'Etat en grande cérémonie, avec ses huissiers, assistait aux promotions, avec le tribunal d'appel. L'autorité suprême du pays venait dans le sanctuaire de la religion consacrer le résultat de nos examens. Le public y voyait le soin particulier avec lequel on formait les futurs magistrats. La république y prenait un caractère grave et sacré. Quel sérieux et quelle probité n'apportait-on pas plus tard à des fonctions publiques gagnées de la sorte. Au son des cloches de la cathédrale, le cortége se mettait en marche depuis la grande salle de l'académie, une garde d'honneur lui présentait les armes sous le grand portail. Une symphonie grand orchestre l'accueillait à l'Eglise. Le recteur montait en chaire et faisait un magnifique discours. Après lui, un de ceux d'entre nous qui quittaient le collège pour entrer à l'académie remplissait les fonctions *d'orateur* et faisait un discours dans un petite chaire placée sous la grande. Puis l'orchestre donnait une symphonie.

Enfin, classe par classe, on nous faisait venir par rang de promotion devant la grande table où l'on nous distribuait les prix. Les mères avaient le mouchoir à l'œil. Les pères cachaient à peine leur émotion. Voilà ce qu'étaient autrefois les promotions.

J. Z.

L'humanité à travers les âges.

L'histoire, chers amis, ne s'invente pas. On la prend où elle se trouve. Tout le travail de l'historien gît dans l'appréciation des faits et dans la manière de raconter. Nous prendrons donc un peu à droite et un peu à gauche, et si nous parvenons à vous intéresser, c'est tout ce que nous désirons.

Le genre humain n'a pas été mis au hasard sur le globe terrestre. Il a un but, il aura une fin. L'homme qui vit au jour le jour, spéculant, travaillant, tout entier aux intérêts matériels, a une vie agitée. Celui au contraire qui sait d'où l'humanité vient et où elle va, qui a bien examiné la tâche qui lui est assignée en ce monde, qui surtout s'est bien étudié lui-même pour voir ce qui lui manque et ce qu'il lui faut pour accom-

plir cette tâche, celui-là ne vit plus au hasard, il a conscience de Dieu, de la Providence, des hommes et de lui-même, et il marche avec calme et force dans le chemin qui lui est tracé. Essayons donc, en premier lieu, de prendre possession de nous-même.

« Lorsqu'on jette les yeux sur la société moderne, nous dit Emile Souvestre, ce qui frappe dès le premier coup d'œil, c'est la royauté conquise par l'homme sur la création que Dieu lui avait donné à soumettre. Il a dit aux agents de la nature: *servez-moi!* et tous sont devenus ses esclaves. L'eau, le feu et l'air lui ont prêté leurs forces gigantesques; la vapeur l'a emporté sur ses tourbillons, le gaz l'a éclairé de ses lueurs, l'électricité a transmis instantément sa parole, le rayon du soleil a gravé son image comme un poinçon d'or! C'est à l'aide des langues que l'homme a pu accomplir tous ces progrès. Il n'est point, dans l'histoire, d'exemple d'une race mal pourvue à cet égard, qui ait marqué dans les découvertes. La langue est l'outil obligé de tout effort intellectuel. »

Monsieur de Bonald a démontré que la véritable source des idées, c'est la parole et que la parole a été révélée à l'homme. Quand on cherche comment l'homme aurait pu trouver le langage, on voit qu'il aurait fallu pour cela qu'il pensât: or l'homme ne pense qu'à l'aide de mots. Comme le disait Rousseau, la parole eût donc été nécessaire pour inventer la parole, d'où il résulte que la première langue, avec les idées et les notions qu'elle contenait, est une révélation divine. Inutile de chercher ailleurs l'origine des idées. Or, Dieu a continué à révéler des idées aux hommes en leur donnant les Saintes-Ecritures; et chacun de nous reçoit, par la conscience, une révélation d'idées. La conscience est une conversation entre l'homme et Dieu. Ainsi l'homme est en communication perpétuelle avec le Créateur, surtout s'il veille, prie et s'observe constamment lui-même.

L'homme a reçu la mission de travailler avec le Créateur et de se reposer comme et avec l'Etre-Suprême. Les métiers ont été révélés à l'homme, et chaque nouvelle découverte vient au moment et dans le but fixé par la Providence. Si le genre humain n'a pas fait toutes les inventions à la fois, l'individu ne peut non plus exercer toutes les professions à la fois; chacun naît avec l'aptitude qui lui est assignée. Il en est ainsi afin que tous travaillent les uns pour les autres. Chaque pays n'a qu'un genre de produits, afin que les nations s'entr'aident les unes les autres. Le but de l'humanité c'est *l'unité* avec Dieu pour centre. Il est des nations industrielles, d'autres sont agricoles, fort peu ont la mission de parler à l'univers.

Parmi les nations, une seule, le peuple israélite, a survécu au naufrage des nations. Héroïque martyr, que des siècles de persécutions, de mépris, de tortures n'ont pu abattre, il s'est conservé sans mélange, persistant dans sa religion comme témoin de la vérité du vieux Testament et de celle du Nouveau. Voici comment Chateaubriand s'exprime à ce sujet:

« Tandis que la nouvelle Jérusalem sort du désert brillante de clarté, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le temple, voyez-y ce petit peuple qui vit séparé de tous les autres habitants de la ville. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre, il supporte toutes les avanies sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer; on lui demande sa tête et il la présente au cimeterre. Si un membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira furtivement l'enterrer de nuit dans la vallée de Josaphat à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans les habitations de ce peuple, vous le trouverez dans la plus affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à ses enfants qui à leur tour le feront lire aux leurs. Ce que ce peuple faisait il y a cinq mille ans, il le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager, rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion.

» Quand on voit les Israélites dispersés, à teneur de la parole divine, sur la surface du globe, on est sans doute surpris; mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem, il faut voir ces propriétaires légitimes de la Judée, esclaves et étrangers dans leur propre pays, il faut les voir, attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui les délivre. Ecrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée au-dessus de leur tête, cachés près du temple dont il n'est pas resté pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. »

Voilà le peuple israélite. Quant aux autres peuples, ils sont destinés à se compléter les uns les autres. Dans l'ancienne Grèce, toutes les races intelligentes et fortes s'étaient rencontrées et fondues; chacune avait apporté sa qualité particulière pour constituer cette merveilleuse personnalité! Les Pessages, habitants primitifs, lui avaient donné la ténacité celtique; les Egyptiens et les Hébreux, venus avec Cécrops et Danaüs, l'esprit d'organisation et le génie poétique; les Phéniciens, conduits par Cadmus, l'activité inventive et commerciale; enfin les Asiatiques, que commandait Pelops, la grâce qui est comme la parure de tout le reste (Souvestre). De nos jours, les Anglais ont conservé des anciens Bretons leur esprit hardi et indomptable de liberté; des Romains leur courage discipliné, leur amour pour les lettres et la civilisation pendant la paix; des Saxons, leurs lois sages et équitables; et des chevaliers normands leur passion pour l'honneur et pour la courtoisie et leur généreux enthousiasme pour la gloire (Walter Scott). Il en est de même de toutes les nations qui ont joué un certain rôle. J. Z.

(*La suite au prochain numéro*).